

Echos de Locarno

66e Festival de Locarno

7 au 17 août 2013



Pour connaître le public-cible de certains des films projetés :
Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenkino/suche.html?search=>

Carlo Chatrian, journaliste et critique de cinéma, nouveau directeur artistique de Locarno



Contenu :

Pages 2 et 3 :

Prologue (avec échelle d'évaluation)

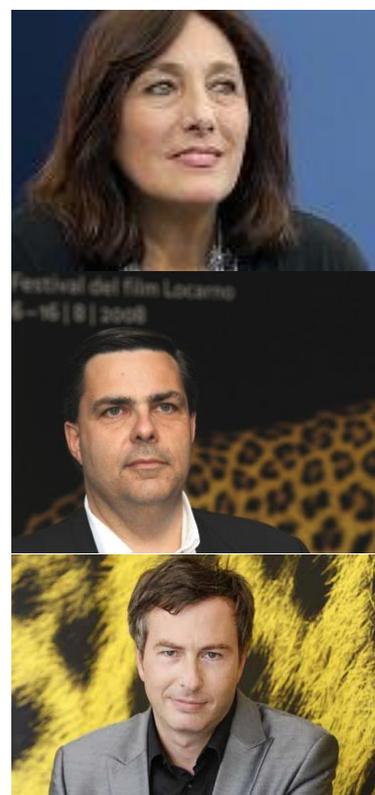
Tableau Noir, Yves Yersin, Suisse 2013 1h57, Distribué en Suisse par FilmCoopi, **Mention Spéciale du Jury officiel**, **Mention Spéciale du Jury Œcuménique**, **Prix "L'environnement, c'est la qualité de la vie" du Jury des Jeunes**, sortie prévue le 20 novembre 2013

Résumé

Plus de 300 films, une compétition internationale forte de 20 films (dont 18 en première mondiale), une intégrale du réalisateur américain George Cukor (1899-1983), 16 films sur le maxi-écran de la Piazza Grande, pas moins de 6 films suisses présents dans les 3 principales sections du festival, et des hôtes illustres (Faye Dunaway, Werner Herzog, Anna Karina, Douglas Trumbull, Sir Christopher Lee, Jacqueline Bisset, etc) : telle se présentait la 66e édition, première du nouveau directeur artistique, Carlo Chatrian, journaliste et critique italien.

« *Pouvoir diriger une manifestation qui, courageusement et régulièrement, sait présenter le cinéma de demain en le faisant dialoguer avec l'histoire du cinéma, est tout à la fois une grande fierté et un défi pour continuer à faire de Locarno un festival libre* », avait déclaré Carlo Chatrian lors d'une conférence de presse le mercredi 5 septembre 2012, peu après sa nomination express, une semaine après l'annonce du départ d'Olivier Père. Le « dialogue » évoqué fut passionnant, M. Chatrian a mérité ses galons !

Ci-après, les trois premiers directeurs artistiques du XXIe siècle : la journaliste italienne Irène Bignardi, unique directrice de l'histoire du festival, (2000-2005), le journaliste suisse Frédéric Maire (2006-2009), le journaliste et critique français Olivier Père (2009-2012).



Contenu (suite) :

Page 4 :

Mary, Queen of Scots, Thomas Imbach, CH 2013, 2h, Distribué en Suisse par Pathé Films, sortie prévue le 6 novembre 2013

Page 5 :

L'Expérience Blocher, Jean-Stéphane Bron, Suisse-France 2013, 1h40, Distribué en Suisse par Frenetic Films, sortie prévue le 30 octobre 2013

Page 6 :

Les Grandes Ondes (à l'ouest), Lionel Baier, CH 2013, 1h25, Distribué en Suisse par Pathé, sortie prévue le 18 septembre 2013

Page 7 :

Gabrielle, Louise Archambault, Québec 2013, 1h44, Distribué en Suisse par Agora, sortie prévue le 11 septembre 2013

Gaigimat, Keep Smiling, Rusudan Chkonia, Georgie, France, Luxembourg 2011, 1h30

Page 8 :

Violette, Martin Provost, France 2013, Distribué en Suisse par Xenix Filmdistribution, sortie prévue le 6 novembre 2013

Disconnect, Henry Alex Ruben, USA 2012, 1h55, Distribué en Suisse par Rialto Film, sortie prévue le 26 septembre 2013

Page 9 :

Etern (Parents), Robert Thalheim, Allemagne 2013, 1h40, Distribué en Suisse par DCM Film Distribution, sortie prévue pour le 14 novembre 2013

Mr Morgan's Last Love, Sandra Nettelbeck, USA, Allemagne, Belgique, France 2013, 1h56, Distribué en Suisse par Praesens Film

Page 10 :

Behind the Candelabra (Ma vie avec Liberace), Steven Soderbergh, USA 2013, 1h58, Distribué en Suisse par DCM Film Distribution, sortie prévue le 16 octobre 2013

Prologue

Arrivés mardi à Locarno pour la deuxième soirée de pré-festival sur la Piazza Grande, nous avons eu droit à la projection gratuite de **Chinatown** de Roman Polanski ! Les dieux de la technique s'étaient malheureusement ligués contre les organisateurs ! Le président Solari en a pris pour son grade, car ce soir-là, sous un ciel étoilé, il a dû reprendre au début, par trois fois, son discours d'inauguration : coupures d'électricité générale, pas de son ni d'images ! Impossible de se faire entendre sans micro des quelque 3000 spectateurs de la Piazza, qui ont beaucoup ri ! Certains n'ont pas eu la patience d'attendre la réparation, laquelle a pris près d'une heure, jusqu'à ce que puisse se donner la version abrégée des discours et, enfin, la projection du film musclé de Roman Polanski : détournements de sources d'eau, trafics en tous genres, corruption à très large échelle, meurtres, inceste, âmes sensibles s'abstenir ! Et pourtant, il y avait plein de petits enfants sur la Piazza !

Notre choix, cette année, s'est porté sur une vingtaine de films nouveaux, une quinzaine de films de la rétrospective Cukor (surtout ceux qui ne sont pas repris par la Cinémathèque suisse ni les cinémas du Grütli), et des rencontres avec des légendes du cinéma, comme Sir Christopher Lee, Jacqueline Bisset, Douglas Trumbull ou autre Werner Herzog.

Pour chaque nouveau film, nous vous proposons un

aperçu critique, et y ajoutons le nom du distributeur suisse (s'il existe) et une notation tout à fait subjective de notre perspective de cinéphile au vaste kilométrage pédagogique (SDS) ! Celle de Christian Georges (CGS) responsable d'e-media l'accompagne parfois.

1= sans intérêt !

2= narration distrayante, sans prétention, présentant quelques faiblesses (de scénario, de montage, d'interprétation, etc.). Distribution confidentielle en CH et/ou difficile à exploiter en classe

3= thématiques actuelles, pouvant intéresser un jeune public, mais pas forcément rattachable à une discipline du PER, obliérées partiellement par des maladresses de langage, montage, interprétation et/ou de mise en scène

4= thématiques actuelles, exploitables dans au moins 2 disciplines du PER, rigueur et clarté du propos et de la mise en scène, traitement pas toujours adapté aux moins de 16 ans

5= très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques actuelles bien étoffées, traitées avec clarté, exploitable dans 3 disciplines du PER ou plus. Adapté à un public-cible scolaire (y.c. aux moins de 16 ans). Large distribution en CH. Nombreuses pistes pédagogiques

Tableau Noir, Yves Yersin, Suisse 2013 1h57, Distribué en Suisse par FilmCoopi, **Mention Spéciale du Jury officiel, Mention Spéciale du Jury Œcuménique, Prix "L'environnement, c'est la qualité de la vie" du Jury des Jeunes**, sortie prévue le 20 novembre 2013

Le générique et les épisodes sont écrits à la craie sur un tableau noir, support archaïque qui a tendance à disparaître, comme les ardoises d'antan ! La note nostalgique est donnée.

Le film traite de trois problématiques : la transmission du savoir,

Contenu (suite et fin)

Page 10 (suite) :

Grand Central, Rebecca Zlotowski, France 2013, 1h34, Distribué en Suisse par Frenetic Films, sortie prévue le 28 août 2013

Page 11 :

Hunting Elephants, Resehf Levi, USA, Israël 2013, 1h47, Distribué en Suisse par Praesens Films
We're the Millers, Rawson Marshall Thurber, USA 2013, 1h50, Distribué en Suisse par Fox-Warner, sortie prévue le 28 août 2013

Page 12 :

Thanks for Sharing, Stewart Blumberg, USA 2012, 1h52, Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group

Kvinden i buret, The Keeper of Lost Causes, Mikkel Norgaard, Danemark, Allemagne, Suède 2013, 1h37

Vijay and I, Sam Garbarski, Belgique 2013, 1h36

Page 13 :

Wrong Cops, Quentin Dupieux, France 2013, 1h25, distribué en Suisse par Praesens

Rétrospective George Cukor : (1899-1983)

Page 14 :

Epilogue

Page 15 :

Pour en savoir plus Bibliographie sélective



Le réalisateur Yves Yersin et l'instituteur Gilbert Hirschi, pour **Tableau Noir**

la fermeture d'une école de campagne et les implications pour l'avenir d'une région conditionnée par les structures qui disparaissent.

Tout en filmant l'agonie d'un système, Yersin observe les « enjeux de la formation élémentaire » tels qu'ils sont traités dans cette structure particulière. Il nous rappelle l'importance du travail du généraliste dans un système à plusieurs niveaux, où l'acquisition de connaissances et l'apprentissage par l'observation sont fondamentaux. Dans chaque séquence, l'attention des enfants est attirée sur un phénomène naturel, une plante, un problème de géométrie, une expérience de physique, une composition de couleurs, la confection d'une Fruchtsalat « auf deutsch », et le maître d'école, pratiquant la maïeutique socratique, amène les enfants à expliciter et comprendre la matière étudiée. Les enfants sont curieux, coopératifs et réceptifs. C'est le miracle de cette forme d'enseignement, tout à fait opérante dans une classe à nombre limité !

La version de **Tableau Noir** présentée à Locarno n'est pas définitive, le film n'est pas entièrement mixé, faute de financement. Yersin a encore besoin de CHF 50'000 pour le terminer. C'est dire les difficultés auxquelles s'est heurté le septuagénaire, dont c'est le premier film depuis 28 ans.

L'équipe du film a tourné pendant 13 mois (durant l'année scolaire 2006-2007), avec deux caméras, à Derrière-Pertuis, au Val-de-Ruz, dans les montagnes neuchâtoises. Il a fallu 8 ans depuis l'ébauche du projet pour qu'une version de deux heures de **Tableau Noir** (sur 1200 heures de rushes) puisse être présentée. Le film est tourné à hauteur d'enfant, les caméras portées à l'épaule, avec beaucoup de plans rapprochés. La présence constante de l'équipe du film a banalisé celle-ci, au point de la faire oublier. De leur propre aveu, les protagonistes (le "régent" Gilbert Hirschi, sa rayon-

nante collègue, Debora Ferrari, et les élèves, dont certains étaient présents à Locarno) inquiets au début, ont assez rapidement oublié qu'ils étaient observés. C'est vrai qu'ils sont stupéfiants de naturel ! Chaque enfant avait un micro-cravate, qui permettait à l'ingénieure du son de l'entendre dans un rayon de 150 m. (certains ont vite trouvé le moyen de couper le micro et ils ne s'en sont pas privés).

La dernière classe de l'instituteur Gilbert Hirschi est composée d'une dizaine d'enfants de 6 à 11 ans. L'instituteur, né en 1940, a enseigné dès l'âge de 21 ans à Derrière-Pertuis, et ce pendant 41 ans, soit à trois générations d'élèves ! Avec le temps, les mentalités ont changé, le mécontentement de certains parents dans la commune a crû. À notre ère de l'enfant-roi, de l'enseignement ludique, le rejet de la discipline par les parents est souvent plus fort que celui des enfants : on a qualifié l'instituteur de « brutal », « trop exigeant » « trop sévère » et cela a suffi à inciter quatre familles à retirer leur progéniture. Avec 5 élèves en moins, le quota minimum n'était plus atteint, l'école a dû fermer faute d'élèves, en 2007, même si la commission scolaire défendait l'instituteur. Ce dernier a dû partir en retraite anticipée à l'âge de 61 ans.

Commentaires de l'une des 7 jeunes protagonistes qui avaient accompagné Yves Yersin à Locarno : « *Ce que j'aimais, c'était la variété. On a appris des choses que l'on n'aurait pas apprises dans une école normale.* »

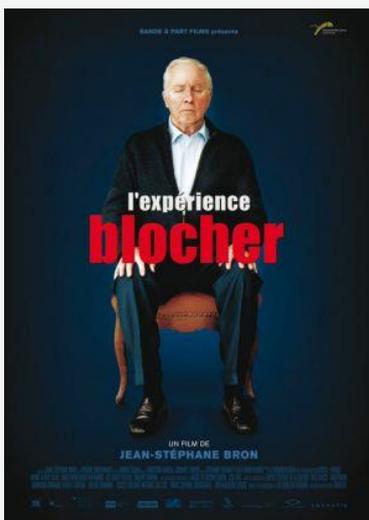
On voit dans le film les enfants de Derrière-Pertuis écrire à leurs correspondants africains, des écoliers de l'orphelinat Akwaaba Esaase de Kumazi au Ghana. Et plus tard, on découvre avec eux les réponses et les portraits de ceux-ci. Cela a donné une idée à Yersin et son équipe : profiter de la sortie du film pour collecter des sous pour l'orphelinat ghanéen, et aussi pour finir le film. À Neuchâtel, le bijoutier Franco Giaccari et



Camille Rutherford (actrice) et Thomas Imbach (réalisateur) pour *Mary, Queen of Scots*



Mary, Queen of Scots
(Camille Rutherford)



L'affiche du documentaire de Jean-Stéphane Bron

le Maître Chocolatier Pierre Walder ont créé respectivement des pendentifs et des friandises évoquant les « cabosses du cacao » (que l'on cultive au Ghana) qui seront en vente dès le 1er septembre dans toute la Suisse. Vous trouverez tout renseignement y relatif à la fin de ce document. Avec un « régent » comme Gilbert Hirschi, un généraliste qui peut expliquer, montrer, démontrer un peu tout sur tout, l'absorption semble se faire tout naturellement. C'est ce genre d'enseignement qui se pratique à Akwaaba Esaase, et quand on sort du film, on souhaite que l'appel de Debora Ferrari et Yves Yersin soit largement entendu, en reconnaissance de ce film magnifique !

SDS : 5
CGS : 4

Mary, Queen of Scots, Thomas Imbach, CH 2013, 2h, Distribué en Suisse par Pathé Films, sortie prévue le 6 novembre 2013

Tourné en Angleterre, en Ecosse, en France (Château d'Anet dans la Loire, où Marie a vécu enfant), mais aussi en Suisse (au Prieuré de Romainmôtier et au Château de Chillon), le film de Thomas Imbach suit le fil rouge des lettres écrites à Elizabeth I d'Angleterre par sa cousine Mary. Le film s'ouvre sur l'épilogue : Mary, dans sa cellule, se prépare à son exécution, assistée d'une seule dame de compagnie. Puis une analepse retrace le destin de Mary, de son adolescence jusqu'à son arrestation en Angleterre. Le style du film est plutôt intimiste : la caméra à l'épaule suit les protagonistes dans des décors naturels (édifices d'époque, très beaux costumes, pas d'images de foules générées par ordinateur), un style réduit, intime, beaucoup de plans rapprochés. Imbach s'est inspiré de la monographie de la reine écrite par Stefan Zweig. Ni scènes à grand spectacle, ni scènes d'action explosives, Imbach construit une narration elliptique filmée

calmement : un cheval galopant sans cavalier indique la mort de son cavalier ; deux marionnettes aux faciès des reines, parlant par la voix de Rizzio, explicitent les tensions entre elles ; des ambassadeurs portant le portrait d'Elizabeth rapportent les paroles de la souveraine ; Mary, lisant en voix off ses lettres (sans réponses) à Elizabeth, nous livre ses réactions et états d'âme. Une sorte de dialogue avec sa conscience. Un trait de mise en scène particulièrement habile dans son économie et sa portée. On sait que la souveraine écossaise était parfaitement bilingue, son interprète (Camille Rutherford) l'est également, ce qui apporte une belle touche d'authenticité. Imbach nous livre un film remarquable, bien documenté, à budget modeste. Un film qui mériterait l'attention des enseignants d'histoire (en particulier histoire des femmes en Occident) et d'histoire des religions. Au cinéma, seuls John Ford en 1936, Carl Froelich en 1940 et Charles Jarrott en 1971 ont consacré un film à l'énigmatique et infortunée souveraine. Son destin tragique offre une matière infinie à réflexion.

Rappel historique :

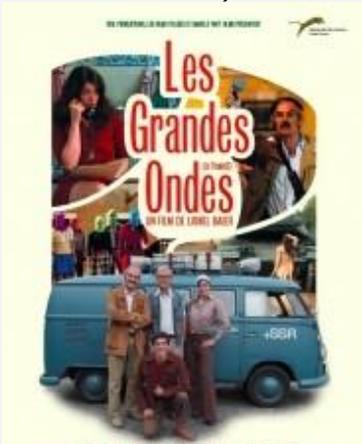
Fille de Marie de Guise et de Jacques V d'Ecosse, Mary Stuart, née en 1542, pouvait légitimement prétendre à trois couronnes : France, Ecosse et Angleterre. Elle est âgée de 6 jours lorsque son père meurt : Mary devient reine d'Ecosse, sa mère va y exercer une régence très catholique pendant 18 ans. Elle fait élever Mary en France. En 1558, Mary a tout juste 16 ans, elle épouse le Dauphin de France François II, de deux ans son cadet. Il meurt en 1559. Catherine de Médicis devient régente pendant la minorité du jeune roi Charles IX, frère cadet du défunt : Mary n'est plus la bienvenue à la cour de France. La jeune veuve rentre seule dans une Ecosse dévastée par les conflits entre protestants et catholiques, un royaume qui est pour



Jean-Stéphane Bron devant et sur le grand écran de la Piazza, présentant son film



Lionel Baier, le réalisateur de **Les Grandes Ondes (à l'Ouest)**



elle une terre étrangère : elle en est partie à l'âge de 6 ans. La jeune femme est belle, cultivée et intelligente, peut-être trop moderne pour son temps. Elle n'a pas su en tout cas estimer le poids politiques des confessions et s'est enfoncée dans des actes et décisions pleins de maladresse. Les protestants sont à la tête du gouvernement. Mary épouse son cousin germain Henry Stuart, Lord Darnley, féroce catholique, successeur potentiel au trône d'Angleterre. Et ce au moment même où, Elisabeth, anglicane comme son père, est sacrée reine d'Angleterre, au grand dépit de tous ceux qui ne voient en elle que la bâtarde d'Anne Boleyn. Pour Mary, rien ne va bien : Lord Darnley est infidèle, brutal et féroce jaloux. Il fait tuer sous les yeux de Mary, sur le point d'accoucher, son secrétaire et confident David Rizzio. Pour se venger, Mary prend un amant, James Hepburn, 4ème Comte de Bothwell qui deviendra son 3ème époux en 1567, après l'assassinat de Darnley. Horrifiés par le meurtre (dont on se plaît à lui imputer la responsabilité) et par la vie jugée dissolue de la jeune femme, l'aristocratie et le peuple d'Écosse se soulèvent contre Mary et la contraignent à abdiquer en faveur de son fils. Elle est enfermée au château de Lochlaven. En 1568, elle réussit à fuir en Angleterre et sollicite l'appui de sa royale cousine ; mais sa légitimité, sa confession catholique, son existence même représentaient une trop grande menace pour Elizabeth, reine sans mari ni enfants. Mary est arrêtée, emprisonnée et après dix-neuf ans de captivité, exécutée : elle avait 44 ans. Les deux reines ne se sont jamais rencontrées. À la mort d'Elizabeth I, en 1603, le fils de Mary devint roi d'Angleterre sous le nom de James (Jacques) I Stuart, roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse.

SDS : 4

L'Expérience Blocher, Jean-Stéphane Bron, Suisse-France 2013, 1h40, Distribué en Suisse par Frenetic Films, sortie prévue le 30 octobre 2013

Le synopsis officiel de la production présente le film ainsi : « L'histoire du leader politique le plus haï et admiré de Suisse. C'est aussi l'histoire d'un face à face, étrange et singulier, entre un réalisateur et un homme de pouvoir. Automne 2011. En campagne pour les élections fédérales, Christoph Blocher sillonne la Suisse pour faire triompher son camp. Sa voiture est le lieu d'observation privilégié du réalisateur, qui raconte l'histoire de l'intérieur, à la première personne. Au fil du voyage, le film déroule le cours de sa vie. Celui de ses triomphes, de ses méthodes et de ses secrets. Comment le fils d'un pasteur pauvre va devenir un industriel à succès, bâtir une fortune colossale, et conquérir près d'un tiers de l'électorat. Miroir de la Suisse et fable sur le pouvoir. Le portrait d'un homme qui aura profondément métamorphosé le paysage politique de ce pays".

Je me fais un plaisir de vous livrer les impressions de Christian Georges (e-media), à propos de ce film, auxquelles je souscris pleinement :

"En poussant son dernier soupir dans le chef-d'œuvre d'Orson Welles (« Citizen Kane », 1941), Charles Foster Kane laisse s'échapper de sa main une boule à neige qui se brise au sol. De ses lèvres sort un mot énigmatique : « Rosebud ». Il faudra attendre la toute dernière image du film pour comprendre à quoi il renvoie : à la petite luge de bois que l'enfant serrait lorsqu'il a été arraché à sa famille et à son milieu, sur décision d'un père aux abois. Cette révélation amène le spectateur à reconsidérer le parcours du flamboyant Kane : sa réussite, sa soif de pouvoir et d'influence, ses extravagances de châtelain, sa fortune mise au service d'ambitions politiques. Pouvoir, richesse et admiration des foules

Quelques invités du Festival 2013 :



La comédienne britannique
Jacqueline Bisset



La comédienne américaine
Faye Dunaway



Sir Christopher Lee, de dos

ne cicatrisent jamais la plaie d'une enfance meurtrie...

Face à Christoph Blocher, le Vaudois Jean-Stéphane Bron se pose une question de cinéaste et de citoyen : « Comment faire le portrait d'un homme dont on ne partage ni les idées, ni les méthodes, ni les convictions ? » Se lancer dans une joute verbale ? Le documentariste y renonce, convaincu que la bête politique retourne toujours la parole à son avantage. Attendre des confidences inédites d'un personnage qui relit toutes ses interviews destinées à la presse ? Bron obtient le droit de partager de longs trajets dans sa limousine, mais sous le regard de l'omniprésente Silvia Blocher. Il renonce à convoquer devant sa caméra des témoins privilégiés, sympathisants ou adversaires. Les enfants du couple ? C'est comme s'ils n'existaient pas ! Ses réseaux ? Circulez, y a rien à voir !

Faute de révélations, « L'expérience Blocher » devient une expérience de cinéma stimulante en faisant cohabiter deux Christoph. Il y a celui qui entretient son image d'homme d'action, pas davantage porté sur l'introspection que sur les états d'âme, et jamais à court de « solutions pour le pays » (bon prince, il assure en refilet parfois en douce au PDC). Et il y a le Citizen Blocher que choisit de raconter le cinéaste en voix off et par des images d'archives. Le premier voudrait titrer son portrait : « L'homme qui regarde vers l'avant ». Le second se construit à coup de rappels factuels, d'affiches provocatrices, mais aussi d'hypothèses, qui mettent la mémoire et l'imagination du spectateur à contribution.

Et si ces tableaux d'Anker alignés jusqu'au vertige sur les murs de la villa du milliardaire étaient comme les petits cailloux qui mènent au paradis perdu de l'enfance contrariée ? Fils de pasteur au milieu d'une imposante fratrie, Christoph Blocher se sentait plus à l'aise chez les voisins agriculteurs. Il fit

un apprentissage de paysan, mais dut renoncer à cette profession à 19 ans, car il n'avait pas de terre (et pas même de quoi se payer une chemise, dit la légende).

Si le personnage de Blocher fascine, postule le film de Bron, c'est que cet homme incarne tout autant la réussite de quelques industriels que la tragédie de beaucoup d'anonymes en Suisse. En un siècle, la part de la population qui cultive la terre a passé de 50% à 5%. Pour quelques reconversions heureuses, combien d'avenirs compromis et de destins contrariés ? Au fond d'un jardin, hors caméra, Jean-Stéphane Bron a posé à Christoph Blocher une question sur le besoin de sécurité. L'homme lui a désigné un objet qu'on peut voir comme le « Rosebud » du film. Mais de ce refuge sous les arbres aux propositions sécuritaires du politicien, il subsiste un abîme de questions sans réponse et d'inquiétudes non apaisées. »

(Article paru le 14 août 2013 dans "L'Express", "L'Impartial", "Le Journal du Jura", "Le Nouvelliste" et sur le Mediablog, <http://bienvu.wordpress.com>, que vous pouvez retrouver dans le site <http://www.e-media.ch>, avec des commentaires sur le palmarès de Locarno.

SDS : 4

CGS : 4

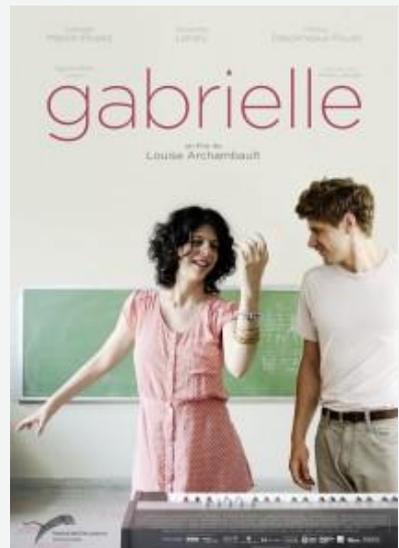
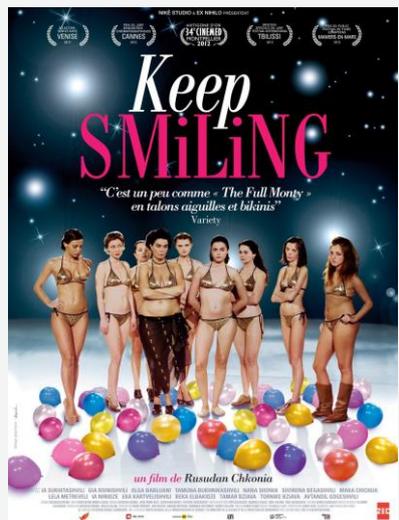
Les Grandes Ondes (à l'ouest),

Lionel Baier, CH 2013, 1h25, Distribué en Suisse par Pathé, sortie prévue le 18 septembre 2013

Lionel Baier, n'a pas oublié sa formatrice, Jacqueline Veuve, récemment disparue. C'est à elle qu'il dédie son film lorsqu'il lève les yeux vers la voûte céleste étoilée pour saluer la réalisatrice, depuis l'estrade de la Piazza, où il présentait son dernier film le 11 août : « Jacqueline, la projection va commencer ! ». Qu'aurait pensé la Grande Dame du documentaire suisse de ce road movie qui emmène une petite équipe de la SSR (les « grandes » ondes !) au Portugal ? En avril 1974, trois



Sir Christopher Lee, de face



envoyés spéciaux de la Radio suisse romande vont, à bord d'un combi VW, réaliser un reportage sur l'aide helvétique au Portugal. Mais cette aide n'est pas tout à fait ce qu'ils croyaient trouver : à une école, la Suisse a offert ... une pendule ! La « Cité du Futur » promise est loin d'être construite ! Et si la station d'épuration fonctionne, son responsable a un discours puant de racisme ! Le reportage ne va pas plaire aux commanditaires ! Mais voilà que se présente une alternative de taille: le 25 avril, le président Salazar est renversé, c'est la révolution des Œillets ! Notre équipe se joint à la tourmente du moment. Il ne faut surtout pas attendre une reconstitution historique minutieuse : ce n'est pas le propos de Lionel Baier. Plutôt un gros brassage d'idées soixante-huitardes et des scènes de cul ! Situations, gags, dialogues sont un peu empruntés, mais ils ont néanmoins réjoui le public.

SDS : 3
CGS : 3

Gabrielle, Louise Archambault, Québec 2013, 1h44, Distribué en Suisse par Agora, sortie prévue le 11 septembre 2013

Gabrielle, atteinte du syndrome de Williams, rêve d'indépendance et d'amour. Elle est douée pour la musique, et amoureuse d'un garçon qui chante, comme elle, dans le chœur « Les Muses » composé exclusivement d'handicapés. Mais il leur est difficile de vivre leur amour sans l'accord des familles et des services sociaux. Ce très beau film québécois rappelle **Benny and Joon** (Jeremiah S. Chechik, USA 1993) dans lequel Johnny Depp et Mary Stuart Masterson jouent des marginaux, psychologiquement déficients, qui tombent amoureux. Ou plus ancien : **David et Lisa** (Frank Perry, USA 1962), l'histoire d'amour en milieu psychiatrique, entre deux jeunes névrosés. Fictions, ou documentaire comme **Behinderte Liebe** (Marlies Graf, CH 1981), le propos de cette problématique est de

toucher un vaste public et lui faire comprendre que tout un chacun a droit à l'amour, quelle que soit sa condition physique ou psychique. Les handicapés ont les mêmes difficultés et les mêmes rêves que les autres. Louise Archambault insuffle un charme fluide dans ce récit qui progresse sur le fil du rasoir : elle a recruté de véritables handicapés, qui entourent la formidable interprète de Gabrielle (Gabrielle Marion-Rivard). Bien des scènes sont filmées comme un documentaire. La caméra portée suit Gabrielle de près, et nous incite à voir à sa manière. Un récit touchant, nuancé, ne tombant ni dans le voyeurisme ni dans le misérabilisme, évitant les clichés, qui nous va droit au cœur.

SDS : 4

Gaigimat, Keep Smiling, Rusudan Chkonia, Georgie, France, Luxembourg 2011, 1h30

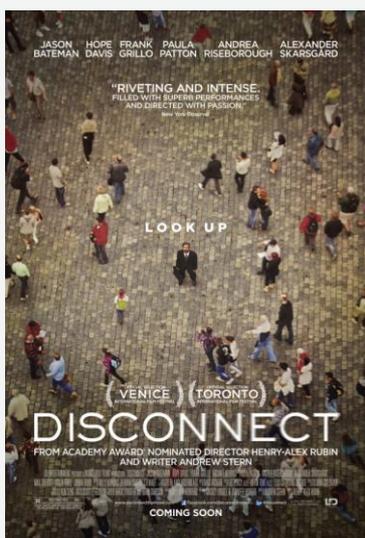
10 femmes, dont 7 font partie des couches très défavorisées de la population, cherchent à tout prix à gagner un concours de la meilleure mère géorgienne de l'année, réservé aux mères qui ont au moins trois enfants. La gagnante repartira avec 25'000 dollars et un appartement de 4 pièces. Avoir un logement décent et des sous pour acheter à manger, ne plus dormir à 3 ou 4 dans un seul lit, c'est une aubaine inespérée et grandiose ! La règle incontournable : obéir aux organisateurs (tous des hommes, bien entendu) et garder le sourire !

Gvanska est une mère célibataire, ancien espoir du violon qui n'a jamais pu faire carrière et vit plutôt mal que bien de ses charmes. Elena est une réfugiée de la guerre d'Abkhazie, qui vit depuis 16 ans avec sa famille dans les sous-sols insalubres d'un hôpital. Irina est à la rue avec ses enfants, abandonnée par un mari criblé de dettes. Les maris, quand ils sont encore présents, sont au chômage. Et la progéniture trop nombreuse.

Le monde des « Miss » est mon-



Violette Leduc en 1964



tré sans concessions : photos des candidates nues volées dans les cabines, obligation de défiler en bikini, faveurs payées en prestations sexuelles, concours truqué (un homme d'affaires local y a placé sa femme, nullipare et splendide, en s'assurant de son succès). Et de surcroît, le concours se fait sous la bannière nationaliste : la tenue finale des candidates est une robe aux couleurs du drapeau géorgien : blanc et rouge et elles doivent réciter des slogans patriotiques. Portrait d'une Géorgie très marquée par une longue tradition de machisme, dans laquelle les femmes ont peine à se faire entendre. Si c'est une image de la Géorgie d'aujourd'hui, elle n'est pas rassurante. Une peinture sociale grinçante qui a été vivement applaudie à Locarno.

SDS : 4

Violette, Martin Provost, France 2013, Distribué en Suisse par Xenix FilmDistribution, sortie prévue le 6 novembre 2013

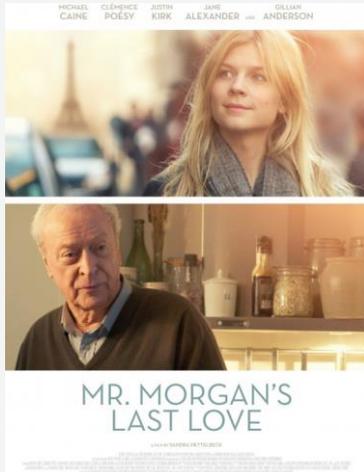
Violette (Emmanuelle Devos), c'est Violette Leduc, écrivain auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont le plus connu reste **La Bâtarde** (paru en 1964), qui relate les souffrances d'une mal aimée et mal aimante. Le film retrace sa vie mouvementée et tragique, ses amours bisexuelles, sa vie tragique de fille illégitime d'un fils de famille de la haute bourgeoisie de province qui refusa de la reconnaître, ses relations houleuses avec une mère semi-mondaine. Dans l'entre-deux-guerres, elle travaille dans des maisons d'édition, et fait la connaissance de nombreux écrivains. Elle se marie en 1939, se sépare au bout d'un an, et avorte de l'enfant qu'elle attend. Elle décrira cette expérience dans **Ravages**, survit grâce à de petits trafics de marché noir, écrit d'autres sombres souvenirs d'enfance. Dans les années d'après-guerre, elle rencontre Simone de Beauvoir (Sandrine Kiberlain) à St-Germain-des-Prés, haute silhouette sévère.

C'est le prélude d'une « amitié » entre les deux femmes écrivains qui va durer toute leur vie. Mais leur relation est inégale : Violette est follement éprise, et harcèle la compagne de Jean-Paul Sartre. Simone loue les qualités d'écrivain de Violette Leduc, la prend en protection, mais semble rester inaccessible. Éternelle révoltée, passionnée de littérature, bisexuelle mal aimée, écrivain qui ne cesse de récrire sa vie, fille mal aimée, Violette Leduc ne cessera de récrire le calvaire de son existence, elle est sa source majeure d'inspiration. On ne voit jamais Sartre. Ne serait-ce que pour redécouvrir les milieux littéraires tels que les a vécus l'héroïne pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, le film vaut une visite. Même si Violette Leduc a sombré dans l'oubli, elle força, de son vivant, l'admiration du monde littéraire français. Avis aux enseignants de français.

SDS : 3

Disconnect, Henry Alex Ruben, USA 2012, 1h55, Distribué en Suisse par Rialto Film, sortie prévue le 26 septembre 2013

À l'ère d'Internet, de la communication totale virtuelle, qu'est devenue la relation à l'autre ? À travers plusieurs personnages qui communiquent virtuellement, le film interroge notre société. Un avocat qui vit l'oreille collée à son portable n'a jamais le temps de parler avec sa famille, Un couple voit ses secrets intimes exposés sur le Net. Un policier, veuf, peine à élever son fils qui harcèle, via Internet, un camarade de classe en lui fabriquant un faux profil. Un journaliste ambitieux voit le scoop qui le fera connaître, en se faisant passer pour une femme auprès d'un ado qui se dévoile sur un site pornographique. Ces gens ne se connaissent pas, et leurs histoires se mêlent dans ce thriller choral qui explore les affres des nouvelles technologies. Vaste galerie de gens et de situations qui s'entremêlent, se répondent. Moults trames narratives, effets



musicaux et visuels (ralentis) redondants de ralentis soulignent un peu lourdement le propos. Après **The Net** (Irwin Winkler, US 1995), **WatchUsDie.com** (Ryan Woo, US 2001), **Kairo** (Kiyoshi Kurosawa, Japon 2001), **Hard Candy** (David Slade, USA 2006), **Adoration** (Atom Egoyan, Canada 2009), **Trust** (David Schwimmer, USA 2010), **Chatroom** (Hideo Nakata, UK 2010), etc. les mises en garde continuent : puissent-elles être entendues ! Un débat intéressant à initier avec les jeunes.

SDS : 3

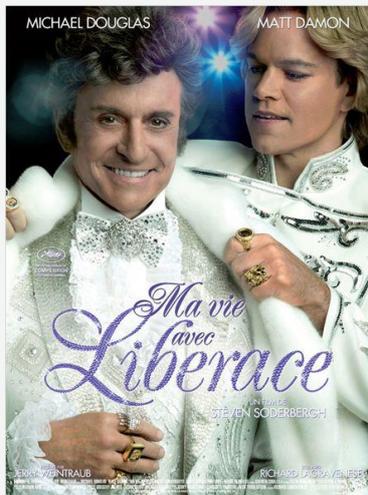
Eltern (Parents), Robert Thalheim, Allemagne 2013, 1h40, Distribué en Suisse par DCM Film Distribution, sortie prévue le 14 novembre 2013

Konrad et Christine sont un couple de quadragénaires pas comme les autres : il est papa poule au foyer et s'occupe de leurs deux petites filles, Käthe et Emma. Sa femme, médecin anesthésiste, fait carrière. Konrad est donc LE parent important pour leurs filles, il est leur recours, leur compagnon de jeu, il est toujours là pour elles. Lorsque se présente une occasion pour Konrad de reprendre son travail de metteur en scène de théâtre, la tentation le démange. Mais qui restera au foyer avec les filles ? Le couple engage une baby-sitter au pair, elle vient d'Argentine. Loin d'être une aide, elle va plutôt devenir une responsabilité de plus : elle est enceinte. Comment faire face à cette situation ? Les patients de Christine ne peuvent pas attendre, sa promotion dépend de son activité, elle ne PEUT pas s'absenter. Quant à Konrad, il doit respecter le temps imparti pour monter une pièce, il ne PEUT pas rester à la maison. Il tente d'emmener ses filles aux répétitions, mais c'est une catastrophe. De dispute en dispute, Konrad décide de ne plus rentrer et Christine est forcée de demander des congés. Elle peine à remplacer son mari, d'autant plus que les fillettes sentent com-

bien elle est étrangère à son rôle de mère. Elle en veut à son mari de ce qu'il a construit avec les filles, en l'excluant. Lui, de son côté, peine à diriger la pièce qu'on lui a confiée et essuie bien des rebuffades. Il a perdu la main, le monde du théâtre a évolué sans lui. Les deux adultes et les trois *teens* réussiront-ils à former une famille équilibrée ? Une réflexion sur les parents professionnellement actifs que le film engage avec beaucoup d'intelligence et d'humour.

SDS : 4

Mr Morgan's Last Love, Sandra Nettelbeck, USA, Allemagne, Belgique, France 2013, 1h56, Distribué en Suisse par Praesens Film. Accablé de chagrin, un vieil homme monte la garde au chevet du cadavre de son épouse, il refuse qu'on l'emporte. La police doit le lui arracher de force. Mr and Mrs Morgan, un couple, américain, étaient venus à leur retraite à Paris, trois ans auparavant. Heureux, entre eux. Elle seule pratiquait le français, il se reposait sur elle, et ne connaît pratiquement personne. Il se retrouve sans raison de vivre et avec des raisons de mourir. C'est alors qu'il fait la connaissance de Pauline, jeune enseignante de cha-cha-cha, qui arrive à lui redonner un peu goût à la vie. C'est peu à peu un deuxième souffle pour Mr Morgan : il s'intéresse à la jeune fille, elle l'attendrit, il veut la connaître aussi parce qu'elle lui rappelle la défunte. Et puis, ne sont-ils pas collègues ? Il enseignait la philosophie, elle enseigne la danse ! On devine que Pauline est seule dans la vie. Elle s'attache à cette figure de père ou de grand-père. Elle prend soin de lui. Lorsque les enfants de Mr Morgan ressurgissent dans sa vie, l'idylle prend fin, salie par des soupçons et des accusations. Que veut cette toute jeune femme à leur père ? Le rythme du film s'accélère après l'intervention bruyante des enfants, Mr Morgan semble prêt à une rupture totale avec ses



Liberace et Scott Thorson au cinéma ci-dessus, et en vrai ci-dessous



propres enfants, il emmène Pauline dans la maison familiale de St-Malo que chérissait sa femme. Sa santé est vacillante, ses décisions jugées erratiques par Pauline elle-même, le fils de Mr Morgan semble enclin à essayer de comprendre et à revenir sur ses jugements hâtifs. En fin de compte, les tenants et aboutissants sont exposés de façon elliptique, seule semble importer ce dernier rayon de soleil dans la vie d'un vieil homme. Et pourquoi pas ?

SDS : 3

Behind the Candelabra (Ma vie avec Liberace), Steven Soderbergh, USA 2013, 1h58, Distribué en Suisse par DCM Film Distribution, sortie prévue le 16 octobre 2013

Soderbergh se lance dans un *biopic* d'une célébrité controversée, Wladziu Valentino Liberace (1919-1987), illustre pianiste de music-hall. L'histoire débute en 1977 à Las Vegas où se produit régulièrement, devant un parterre enthousiaste, le célèbre pianiste Liberace (Michael Douglas). Véritable incarnation du glamour bling bling excentrique, il nage dans la gloire et l'argent. Ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il est homosexuel. Lorsqu'il rencontre le jeune soigneur vétérinaire Scott Thorson (Matt Damon) dans les coulisses de son show, en 1976, il a le coup de foudre. Thorson est orphelin, élevé par des parents adoptifs, il a 16 ans, l'artiste 57 ans. Commence alors une liaison passionnée et secrète qui durera cinq ans. Liberace est possessif, jaloux, exigeant, façonne son jeune compagnon tel Pygmalion sa Galathée. Scott se soumet docilement à tous ses caprices : cures d'amaigrissement, opérations esthétiques (Liberace voulait un fils et un *toy boy*), accoutrement, coiffure, gestuelle, etc. Tout en s'empressant de plaire, il se sent confiné dans son rôle de mignon du roi. Des amphétamines pour maigrir, il va glisser vers des drogues plus dures. Dans ce

monde de paillettes, colonnades et dorures, il est le favori, mais pour combien de temps ? Scott n'avait aucun talent particulier, il a pourtant « tenu » 5 ans. Le jeune homme semble avoir été vraiment fasciné par l'homme plus âgé, plus expérimenté (une figure de père ?), par la star, par son style excentrique, sa passion de l'excès, du plaisir interdit. Un *coming out* est impossible à l'époque. Liberace est prisonnier de sa réputation, Scott est prisonnier de son geôlier dans sa cage dorée. Chacun attend toujours plus de l'autre, tout devient motif à querelles. Il se dégage du film une certaine critique d'une société hyper-prude, qui pousse les marginaux sexuels à l'excès et au désespoir sous la chape de silence qui leur est imposée. La caméra suggère un jeu de cache-cache face à l'opinion publique. Décors prodigieux, paillettes et dorures à souhait, plus de vingt pianos à queue, les intérieurs de Liberace font pâlir Versailles ! Le film est inspiré des mémoires de Scott Thorson, **Behind the Candelabra : My Life with Liberace**. Soderbergh nous livre un très beau film en costumes (et quels costumes !) avec des interprètes remarquables ! Le quadragénaire Matt Damon réussit à nous faire croire qu'il est une bimbo mâle, et Michael Douglas joue la rutilance à merveille.

SDS : 3

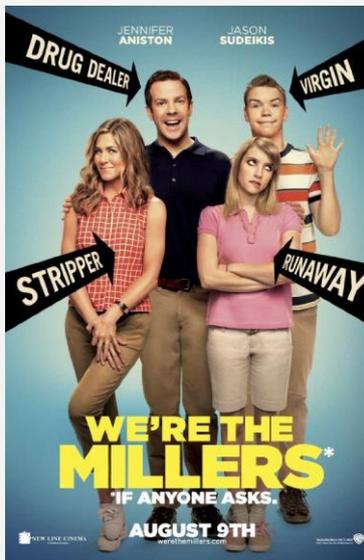
CGS : 3

Grand Central, Rebecca Zlotowski, France 2013, 1h34, Distribué en Suisse par Frenetic Films, sortie prévue le 28 août 2013

Romance filmée comme un thriller. Gary est chômeur et cherche désespérément du travail. Il en trouve à Tricastin (dans la Basse Vallée du Rhône, entre Avignon et Valence). Zlotowski dépeint la vie à l'intérieur des centrales nucléaires, ces immenses tours fumantes que l'on préfère regarder de loin. Le travail est dangereux, mais plus dangereux encore sera le milieu humain. Ils vivent en



De gauche à droite, les protagonistes Gil Blank, Sasson Gabai, Patrick Stewart, Moni Moshonov dans **Hunting Elephants**



De gauche à droite : Jennifer Aniston, Jason Sudeikis, Emma Roberts et Will Poulter, les quatre membres de la famille Miller dans **We're the Millers**

communauté, près de leur travail : des couples, des familles, des hommes et des femmes seuls. Le soir, rodéo dans le bar du coin, pique-niques et chants autour du feu : Gary a enfin trouvé une sorte de famille, des amis, un bon salaire, et l'amour, un amour interdit, son aimée appartient à un autre. Gary s'expose au danger radioactif, tout comme il s'expose à la jalousie d'un homme trompé. À travers l'amour, le couple peut oublier le danger quotidien, le désenchantement de leur vie, l'univers oppressant dans lequel ils sont confinés. Ensemble, passion et radiations contaminent Gary. Il est prêt au pire pour rester auprès de son aimée, alors qu'elle semble tenir autant à lui qu'à l'autre homme dans sa vie. Contrepoin t entre les scènes d'intérieur (ouvriers isolés dans des combinaisons étanches, enfermés dans une tour de refroidissement de béton, soumis à un rituel de contrôles et de décontamination) et les scènes d'extérieur (dévêtus, heureux, les amants s'étreignent passionnément dans une nature verdoyante et sereine). Une pomme rouge qui roule dans la gadoue symbolise lourdement les amours illicites. Le propos du film n'est pas d'engager un débat contre le nucléaire, mais de se servir de cet environnement hasardeux pour raconter des amours improbables.

SDS : 2

CGS : 2

Hunting Elephants, Resehf Levi, USA, Israel 2013, 1h47, Distribué en Suisse par Praesens Films

Le film réunit un garçon de 12 ans, Jonathan, dont le père vient de mourir d'un infarctus survenu à la banque alors qu'il y faisait des heures supplémentaires nocturnes pour mettre au point un système de sécurité. Non contente de se dégager de toute responsabilité, la banque blâme le père pour faute professionnelle et refuse toute indemnité. La veuve et l'enfant pourraient bien être expulsés de leur appartement,

faute de pouvoir régler le loyer. L'enfant va pleurer dans le giron de son grand-père, un ancien de l'Organisation Lehi (Combattants pour la Liberté d'Israël), qui vit dans un home, et qui ne voit qu'une solution : un hold-up, et précisément dans la banque qui veut léser sa famille. Mais il faut des complices, et les seuls disponibles, ce sont un vieil oncle excentrique de Jonathan, acteur sans succès et criblé de dettes (il a quitté précipitamment l'Angleterre pour fuir ses créanciers), et un autre ancien combattant, ami du grand-père. Quelle équipe ! En commun : tous, le jeune et les vieux, vont transformer leurs faiblesses en atouts, et exploiter les faiblesses des autres. Une comédie pleine de charme où l'on retrouve un Patrick Stewart désopilant !

SDS : 3

We're the Millers, Rawson Marshall Turber, USA 2013, 1h50, Distribué en Suisse par Fox-Warner, sortie prévue le 28 août 2013

David Burke est un dealer à la petite semaine qui vend sa marchandise à des adultes responsables, mais pas à des gamins : il a des principes ! Très endetté, et n'ayant pas le premier sou pour payer, David n'a d'autre choix, pour éponger sa dette – et rester en vie – que de se rendre au Mexique pour ramener une importante cargaison de drogue à son créancier. Le meilleur camouflage, pour passer la frontière, c'est de jouer à la petite famille en camping-car sur la route des vacances : David convainc Rose, une strip-teaseuse, Kenny, un adolescent refoulé et timide, et Casey, une ado délurée couverte de tatouages et de piercings, de l'accompagner, leur promettant de partager la récompense. Périlleuse entreprise qui risque bien de mal tourner... La famille reconstituée détourne involontairement une énorme cargaison de drogue. Avec la DEA (Drug Enforcement Administration) et le cartel spolié à



ses trousseaux, le retour aux USA sera rocambolesquement périlleux. Comédie rondement menée, où chacun (la strip-teaseuse, la tatouée, le timoré, et le volubile David) utilise ses atouts pour sauver la situation et la peau des autres. On retrouve la même logique que dans **Hunting Elephants** : transformer ce qu'on a, même ses faiblesses, en atouts. On ne s'ennuie pas une seconde.

SDS : 2

Thanks for Sharing, Stewart Blumberg, USA 2012, 1h52, Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group

New York, de nos jours : Adam (Marc Ruffalo) vient de rencontrer la femme de sa vie, la blonde Phoebe (Gwyneth Paltrow), mais il n'ose pas lui avouer qu'il est un obsédé sexuel, actuellement en traitement dans un groupe de sexothérapie destiné aux gens souffrant de la même « maladie ». Dans ce groupe, chacun devient, lorsqu'il en est capable, le parrain, le protecteur d'un autre. Une chaîne d'entraide qui semble profiter, entre des rechutes, à chacun. Les destins des personnages de ce film choral se croisent sur le terrain de la thérapie sexuelle. C'est un portrait qui se veut frais et pétillant de l'addiction sexuelle et des possibles moyens de guérir, ça n'évite pas le piège du pontifiant et du mélodramatique, tout en sonnait très juste. Mais à voir, ne serait-ce que pour les excellents interprètes. Dans le même registre, vous avez peut-être vu **Californication**, **Shame**, ou encore **Don Jon's Addiction**.

SDS : 2

Kvinden i buret, The Keeper of Lost Causes, Mikkel Norgaard, Danemark, Allemagne, Suède 2013, 1h37

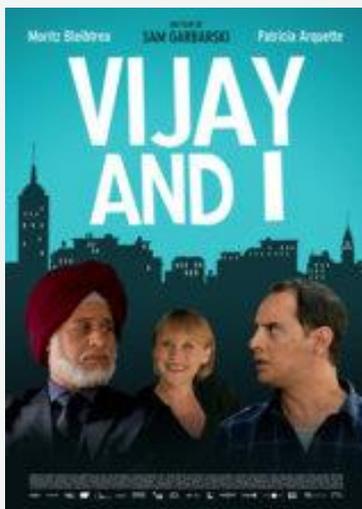
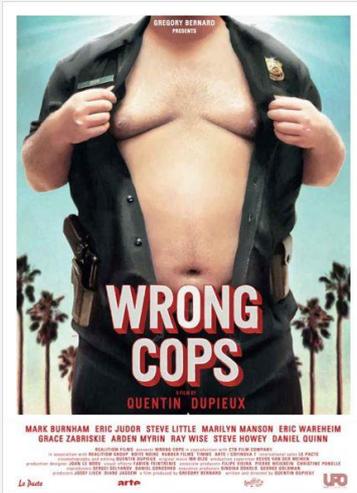
Adaptation du thriller **Kvinden i buret (Mercy)** du Suédois Jussi Adler-Olsen, le film raconte l'histoire du détective Carl Mørck et de son assistant arabe Assad, que l'on a relégués dans les sous-

sols du commissariat, Section Q, pour clore les enquêtes non résolues (*cold cases*). C'est une dégradation à peine voilée, suite à une intervention qui a mal tourné. Mais loin de clore, Mørck et Assad rouvrent le premier dossier qu'ils trouvent, l'enquête non aboutie concernant la disparition d'une jeune femme, trois ans auparavant. Son cadavre n'a jamais été retrouvé, on n'a jamais pu prouver la mort, il semble que l'enquête ait été bâclée. Contre l'avis et les ordres de ses supérieurs, ils vont tenter de faire parler des indices que les enquêteurs avaient négligés. La dernière personne à avoir vu la jeune femme vivante était le frère catatonique de la disparue (incarné par Mikkel Boe Følsgaard, qui jouait le roi Christian VII dans **En Kongelig Affære (A Royal Affair)**). Mørck et Assad vont tenter de gagner sa confiance et obtenir un signe, un battement de paupières, n'importe quoi, en lui montrant les dernières photos de sa sœur prises dans diverses manifestations officielles. Climat glauque, oppressant de cette descente dans les coulisses sordides d'un système apparemment bien réglementé et propre. Investigation obstinée et courageuse effectuée par un duo de policiers inhabituel et assez taiseux. On pense un peu aux enquêtes de Maigret. Adaptation tout à fait digne du roman qui était passionnant.

SDS : 3

Vijay and I, Sam Garbarski, Belgique 2013, 1h36

Wilhelm Wilder (Will) Will, comédien allemand parti faire carrière à New York, tient le rôle vedette du lapin vert Bad Luck Bunny dans un show pour enfants. S'il a du talent, ce qui n'est pas prouvé, ce n'est pas dans ce spectacle qu'il peut le montrer. Le jour de son quarantième anniversaire, que personne n'est venu lui souhaiter, et alors que tout le monde le croit mort dans un accident de voiture, il décide de disparaître ! Il va se déguiser, se mêler à ses proches,



assister à son enterrement, essayer de savoir enfin ce que son entourage pense de lui. Transformé en banquier Sikh grisonnant, il est censé être tellement méconnaissable que personne ne le reconnaît. Will, qui se fait passer pour Vijay, comprend peu à peu le secret de son succès : il regarde de nouveau sa femme, il la désire, il est jaloux, aimant, attentif, il se met en frais pour lui plaire, ils parlent ! Sa "veuve" va tomber amoureuse ! Et même lorsqu'elle aura tout deviné, pour garantir et préserver ce bonheur nouveau, l'ex-veuve joyeuse enfermera son conjoint ressuscité dans ce rôle de composition qui a tellement plus de charme. Le film est inégal, cela commence bien, finit bien, entre début et fin, cela s'embourbe passablement.
 SDS : 2

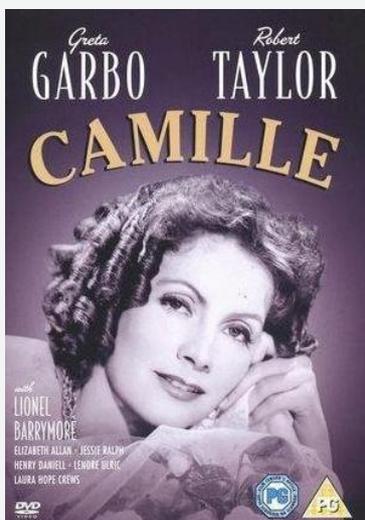
Wrong Cops, Quentin Dupieux, France 2013, 1h25, distribué en Suisse par Praesens Los Angeles 2014. Découpé en sept chapitres, **Wrong Cops** est une fresque comique qui raconte le quotidien absurde et scabreux de policiers au comportement malsain, voire criminel, sur une musique électronique trépidante. Entre le flic dealer Duke, le borgne fou de techno (Eric Judor), l'obsédé des grosses poitrines, la policière voleuse, le quidam (mélomane) que Duke a mortellement blessé et qu'il transporte dans son coffre, en attendant de pouvoir jeter le corps, le père de famille qui découvre un trésor alors qu'il creuse une tombe pour le quidam en question. On nage en pleine absurdité, en grasse loufoquerie, on se demande pendant tout le film où il va chercher tout ça : Dupieux se copie, s'auto-cite, il a trouvé son filon.
 SDS : 2
 CGS : 1

Enfin quelques mots sur la rétrospective George Cukor : (1899-1983) après avoir (re)vu 13 films et une interview de Cukor

filmée en 1965 par André S. Labarthe

Locarno poursuit sa re-découverte de «l'Âge d'or» de Hollywood, initiée en 2005 avec une rétrospective Orson Welles, et suspendue sous le règne de Frédéric Maire qui préféra Kaurismäki, Bellocchio, Moretti, et les Mangas. Après Ernst Lubitsch (2010), Vincente Minnelli (2011) et Otto Preminger (2012), c'était au tour de George Cukor, avec une intégrale qui sera ensuite partiellement reprise par la Cinémathèque suisse en septembre et octobre.

George Cukor commence au début des années 1920 sa carrière de metteur en scène au théâtre, qu'il abandonne pour le cinéma en 1929 (début du parlant), « importé » par Hollywood, la Mecque du cinéma. On y recherchait les metteurs en scène ayant l'expérience du dialogue, pour seconder ou remplacer leurs collègues du muet. Cukor y débute comme dialoguiste pour Ernst Lubitsch, puis passe derrière la caméra dès 1932. Employé modèle et malléable des grands studios pendant un demi-siècle, Cukor n'a jamais rédigé le moindre scénario. Sa formation de théâtre est palpable dans chaque réalisation, et en une cinquantaine de films, ce réalisateur dont trop de gens ont prétendu qu'il comprenait les femmes mieux que quiconque, a plutôt démontré qu'il s'inclinait devant l'exubérance et les manières des femmes fortes qu'il a fait jouer. Les dix films qu'il a tournés avec Katharine Hepburn en sont une preuve : régulièrement utilisée dans des rôles logorrhéiques et trépidants, elle vole la scène à ses partenaires. Dans les scénarios mis en scène par Cukor, les grandes idées, patriotisme, altruisme, sacrifice du bonheur individuel, valeurs familiales, religieuses, civiques, sont distillées sans subtilité. Je préfère ceux qui ne véhiculent pas ces grandes idées. Comme **My Fair Lady** (1964), un magnifique mélodrame musical (inspiré de **Pygmalion**,



Cary Grant, Katharine Hepburn et James Stewart (de gauche à droite) dans ***Philadelphia Story***

de George Bernard Shaw) avec Audrey Hepburn et Rex Harrison. Ce film fut récompensé de 8 Oscars, dont celui du meilleur réalisateur pour Cukor. Ou encore ***A Star is Born* (1954)**, un superbe mélodrame musical porté par Judy Garland et James Mason.

Dans l'interview de Labarthe, on découvre un Cukor distingué, articulé, élégant, qui parle avec beaucoup de douceur. Il affirme ne pas aimer particulièrement la comédie (et pourtant, il a eu la main heureuse avec ***Philadelphia Story* 1940**, ***Adam's Rib***, 1949, ***Born Yesterday* 1950**, ***The Model and the Marriage Broker* 1951**) ni le mélodrame, ni les films de gangsters. Il aime mêler émotions et rire afin de surprendre son public, tout en évitant soigneusement le burlesque ou la caricature (dans ***Rockabye*** ou ***Susan and God***, il n'y a pas tout à fait réussi !). Il aime travailler à partir d'un texte solide, qui sonne juste, et vrai. Ou des répliques caustiques et brillantes. Il prône les changements de rythme, les surprises pour que l'attention du spectateur ne se relâche jamais (dans des réalisations comme ***Love among the Ruins*** ou ***Holiday***, ces règles permettent à Katharine Hepburn, Cary Grant ou Laurence Olivier de cabotiner à mort !).

C'est sans doute dans cette optique qu'il enjoignait à Candice Bergen et Jacqueline Bisset de dire leur texte « plus vite ! plus vite ! » (faster ! faster !) sur le tournage de ***Rich and Famous*** (c'est la seule anecdote que Jacqueline Bisset a racontée au public de Locarno sur Cukor).

Après une rétro de Cukor, on est frappé par la théâtralité de sa mise en scène, par sa tolérance infinie face aux minauderies sans fin d'une Crawford ou d'un Cary Grant (on serait tenté de penser à la gestuelle du muet !) ou au débit trépidant (fatigant !) d'une Katharine Hepburn, qui s'était façonné un personnage à distance de la mythique beauté de Garbo, de la

splendeur fatale de Dietrich, ou de l'érotisme coquin de Mae West : battante libérée, piquante et dominante, un vrai ouragan. Cukor et elle ont fait dix films ensemble. Le cinéaste chérissait le talent de pince-sans-rire de son actrice probablement favorite, son énergie, son endurance. Katharine Hepburn a gagné son seul Oscar pour ***The Philadelphia Story* (1940)** dans lequel elle donne la réplique à DEUX immenses acteurs (James Stewart et Cary Grant). Le trio est excellent (face à deux stars masculines, Mme Hepburn aurait-elle été mâtée ?). Sous la direction de Cukor, vingt-et-un acteurs différents obtinrent des nominations aux Oscars.

Parmi les nombreux mélodrames de Cukor autour de figures féminines, il me semble avoir atteint des sommets avec et grâce à Greta Garbo, Ingrid Bergman, Ava Gardner, Judy Garland, ou autre Audrey Hepburn, sans doute à cause d'une conjonction de scénarios plus « en finesse » et d'interprètes moins égocentriques (***Camille* 1936**, ***Gaslight* 1944**, ***Bhowani Junction* 1956**, ***A Star is Born* 1954**, ***My Fair Lady* 1964**).

Epilogue

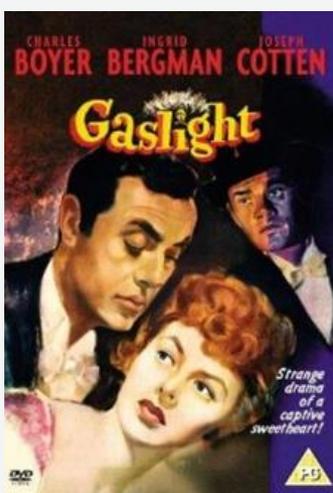
C'est à juste titre que le nouveau directeur du Festival de Locarno, Carlo Chatrian, peut être fier de diriger une manifestation qui « *sait présenter le cinéma de demain en le faisant dialoguer avec l'histoire du cinéma* ».

Côté histoire : deux films de fiction de Werner Herzog présentés à Locarno, en sa présence, ont confirmé mon soupçon que ce réalisateur avait donné autrefois le meilleur de soi. Découvrir « ***The Wild Blue Yonder*** » (2005) ou « ***My Son, my Son, What Have Ye Done ?*** » (2009) fut une grosse déception.

Deux grandes dames du cinéma étaient présentes, Mesdames Faye Dunaway et Jacqueline Bisset, la première un peu plus mar-



George Cukor



Spencer Tracy et Katharine Hepburn dans *Adam's Rib*

quée par « des ans l'irréparable outrage » que la deuxième. Ce fut un réel plaisir de revoir sur le gigantesque écran de la Piazza « **Rich and Famous** » de George Cukor, où brillent Jacqueline Bisset et Candice Bergen.

Cukor était à l'honneur cette année : 50 films, une rétrospective complète. Une quinzaine sont archi-connus et la rétro m'a confortée dans l'idée que les films méconnus l'étaient pour une raison. Rappel : vous qui vivez près de Genève ou Lausanne pourrez rattraper une partie de la rétrospective aux **Cinémas du Grütli** (21 août au 10 septembre) et à la **Cinémathèque suisse** (du 29 août au 31 octobre).

« Saroumane-Dracula » était là : Sir Christopher Lee, qui régala le public d'anecdotes sur ses préférés des 227 films qu'il a tournés et en chantant quelques passages

de Don Giovanni avec sa magnifique voix de ténor !

Les films suisses étaient à l'honneur. Ne manquez pas **Tableau Noir** d'Yves Yersin, **L'Expérience Blocher** de Jean-Stéphane Bron et **Mary, Queen of Scots** de Thomas Imbach. Le Yersin, une réflexion sociale empreinte de nostalgie. Le Bron, un portrait lisse, ni hagiographique ni polémique d'un puissant self made man. Et le Imbach, la tragédie d'une souveraine féministe qui crut pouvoir concilier les fanatismes religieux.

Rares sont les films de la compétition qui sortiront sur nos écrans, alors, à vos marques : guettez sur vos petits écrans ceux qui ont été primés à Locarno, vous aurez peut-être de bonnes surprises. Le temps nous a manqué pour les tester pour vous.

Pour en savoir plus :

Le site du Festival de Locarno

<http://www.pardolive.ch/>

Le dossier de presse en ligne du film de Thomas Imbach, *Mary Queen of Scots* :

<http://www.maryqueenofscots-movie.com>

Site du bijoutier créateur des pendentifs « cabosses de cacao » en argent :

<http://www.francojiaccari.ch/>

Site de l'association caritative Akwaaba Esaase :

www.akwaaba-esaase.org

Adresse e-mail de Debora Ferrari, enseignante et collègue de Gilbert Hirschi, et porte-parole de l'Association Akwaabe Esaase :

debferri@bluewin.ch

Bibliographie sélective

Collectif : **George Cukor, On/Off Hollywood**, Editions Capricci 2013, en français

LEVY, Emmanuel : **George Cukor, Master of Elegance, Hollywood's Legendary Director and His Stars**, Ed. William Morrow & Co 1994, en anglais, en anglais

McGilligan, Patrick : **George Cukor : A Double Life**, Ed. University of Minnesota Press 2013

Thorson, Scott : **Behind the Candelabra : My Life with Liberace**, en anglais, Editions Head of Zeus 2013

Adler Olsen, Jussi : **Miséricorde**, Ed. Livre de Poche 2013, traduit du danois,



Suzanne Déglon Scholer enseignante, PromFilm EcoleS, août 2013

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>